

I

laboratoire espace cerveau

A

introduction à la Station 8
spatialisation /
des~orientation

C

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

L'exposition *ERRE, variations labyrinthiques* est aujourd'hui œuvre à l'étude du Laboratoire espace cerveau. Elle permet d'aborder sous un nouveau jour le questionnement qui anime ce laboratoire depuis sa création. Nous pouvons ainsi comprendre le labyrinthe comme une dynamique d'expansion libératrice : « l'art devient parcours, épreuve de l'espace et engagement du corps dans un environnement tangible [1] ». Il est fondé sur l'interaction entre le public et l'œuvre. Ainsi, « l'espace ne vaut et n'existe que par l'expérience qui en est faite [2] » et devient le lieu qui permet d'outrepasser « les barrières de la perception normative ». Et s'il y a contraintes, ce n'est pas tant pour captiver ou capturer le spectateur. L'œuvre, ou plutôt l'exposition, s'insinue dans la démarche du visiteur pour le dérouter, le déstabiliser, pour encourager « l'individu à sortir d'un état de cécité et d'inertie pour prendre conscience de sa capacité à agir sur le monde en vue de le transformer [3] ».

John Dewey considérait l'individu comme étant constamment en train de faire l'expérience du monde, car « l'interaction de l'être vivant et de son environnement fait partie du processus même de l'existence [4] ». Cela nous renvoie à une forme d'enquête ordinaire qui se déroule selon les rythmes de la marche, des saccades oculaires, de l'activité sensible et cognitive et qui s'apparente à un mode de connaissance ambulatoire.

Comme nous l'avons compris, cette errance ne repose pas sur la rencontre entre un regardeur et un objet. Ce ne sont pas des petits morceaux de l'espace qui s'entrechoquent, qui se forment et se déforment. Si Marcel Duchamp a fait du regardeur un des acteurs de la réalisation de l'œuvre, l'œuvre labyrinthique, véritable œuvre ouverte (Eco), ne semble plus pouvoir être réduite à un objet ni même à une installation ou à une performance. Elle est un champ, c'est-à-dire un espace dynamique qui absorbe le regardeur autant que celui-ci s'absorbe en elle. Tous les deux sont inscrits dans un rapport de forces, dans un jeu de résistances et de tensions, d'excitations et d'incitations à la distraction. Le regardeur est agi et agissant et n'est plus seulement figé dans une attitude contemplative. Il est coauteur d'un processus qui s'organise autour de son expérience kinesthésique, cognitive.

Dans le catalogue, Olivier Shefer fait référence à Michel de Certeau pour qui « les motricités piétonnières ne s'inscrivent pas dans un contenant, qui serait la Ville, mais spatialisent et "trament les lieux" parcourus [5] ». Les sociologues de la ville parmi lesquels Richard Sennett, Ulf Hannerz, Isaac Joseph ont aussi prêté attention à la figure du marcheur, du passant. Ils ont évoqué le flottement mais aussi la vigilance ou encore la routine. Ils ont rappelé que cette activité suppose attention aux mouvements, à la dimension sensible de l'expérience de la motricité. Ils ont aussi mis en évidence la part de découvertes imprévues que favorisent la flânerie et la distraction. Claude Lévi-Strauss rappelait, en revanche, comment les missionnaires salésiens installaient les Bororos dans de nouveaux villages longitudinaux - et non plus circulaires - afin de les convertir. « [...] Privés du plan qui fournit un argument à leur savoir, les indigènes perdent rapidement le sens des traditions, comme si leurs systèmes social et religieux [...] étaient trop compliqués pour se passer du schéma rendu patent par le plan du village et dont leurs gestes quotidiens rafraîchissent perpétuellement les contours [6] ».

Le travail de l'artiste n'est dès lors plus du tout anodin, il s'apparente à la production de fictions au sens de Clifford Geertz où les œuvres « sont "fabriquées" ou "façonnées" – le sens initial de *factio* – non parce qu'elles seraient fausses, qu'elles ne correspondraient pas à des faits, ou qu'elles seraient de simples expériences de pensée sur le mode du "comme si" [7] ». Et, selon Nancy Murzilli, ce sont « des modes d'exploration de nos habitudes mentales, de nos jeux de langages capables d'enrichir notre compréhension et notre expérience pratique [8] ».

Tous ces points reposent ou sous-entendent une conception dynamique de l'espace. Pour Michel Lussault, l'espace est « une ressource sociale hybride et complexe mobilisée et ainsi transformée dans, par et pour l'action » ; « les opérateurs n'agissent pas sur l'espace, mais bel et bien avec l'espace ». Et pour Alain Berthoz, « l'espace n'est pas un concept extérieur au cerveau de l'homme. Il est perçu mais il est aussi vécu [9] ». Il n'y a pas d'espace absolu, ce n'est pas « une notion abstraite indépendante de l'expérience sensible de notre corps agissant », mais il est établi à partir d'une multitude de référentiels choisis en fonction des tâches à accomplir : « il est profondément marqué des intentions et de l'histoire de chacun ».

Michel Lussault, avec Jacques Lévy, a distingué une approche positionnelle de l'espace (où chacun est défini à partir d'un jeu de positions sans influencer sur la géométrie du système), d'une approche relationnelle (où tous jouent un rôle, à travers leur relation, dans la construction de l'espace éminemment social). Mais il distingue aussi deux types de relations : « la topographique (qui renvoie à la coprésence physique) et la topologique (qui renvoie à la cospatialité) » ; « La première caractérise les espaces marqués par la contiguïté [...] La seconde est celle autorisée par les réseaux, de transport, de communication, qu'on peut nommer connexité ».

Alain Berthoz distingue deux approches de relation à l'espace : égocentrée, fondée sur la mémoire motrice, événementielle et sensorielle d'un parcours. C'est une démarche qu'il dit aussi topo-kinesthésique. Il qualifie l'autre approche d'allocentrée, fondée sur une cartographie et la possibilité mentale du survol. Elle permet la manipulation de l'espace et, entre autres opérations, d'effectuer un itinéraire à rebours.

Comment penser le travail avec l'espace, la spatialisation mais aussi l'errance ? Comment comprendre la coordination de l'action et des manifestations de la matière, leurs rapports de forces ? Comment articuler ces différents modes de relation à l'espace ?

Denis Cercllet

Centre de recherches
et d'études anthropologiques,
université Lumière-Lyon 2

[1] Alice Pfister à propos de Gianni Pettena in *Erre, Variations Labyrinthiques* (12 septembre 2011 - 05 mars 2012, Centre Pompidou, Metz). Metz : Centre Pompidou, 2011, p. 39.

[2] Aurélien Vernant à propos d'Aldo Van Eyck, *ibid.*, p. 43.

[3] *Idem*, p.168.

[4] John Dewey, *Œuvres philosophiques : Tome 3, L'art comme expérience*. Pau : Publications de l'Université de Pau / Éditions Farrago, 2006, p. 59.

[5] *Erre, Variations Labyrinthiques, op. cit.*, p. 211.

[6] Claude Lévi Strauss, *Tristes tropiques*. Paris : Éditions Plon, 1955, p.250.

[7] Clifford Geertz, « La description dense : vers une théorie interprétative de la culture », in *Enquête*, n° 6-1998, p. 73-105.

[8] Nancy Murzilli, « La fiction ou l'expérimentation des possibles » in *L'effet de fiction*, colloque en ligne fabula, 2001, fabula.org/effet/

[9] Alain Berthoz, Roland Recht (éd.), *Les espaces de l'homme*. Paris : Collège de France, Odile Jacob, 2005, p.127.